



Sandrine Maufroy et Michel Espagne (dir.)

## L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens

Demopolis

---

# 11. Deux échardes dans le Cosmos

Lamartine et Renan contre Alexandre de Humboldt

Sophie Basch

---

DOI : 10.4000/books.demopolis.734

Éditeur : Demopolis, École française d'Athènes

Lieu d'édition : Demopolis, École française d'Athènes

Année d'édition : 2016

Date de mise en ligne : 18 janvier 2019

Collection : Quaero

EAN électronique : 9782354571559



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BASCH, Sophie. 11. *Deux échardes dans le Cosmos : Lamartine et Renan contre Alexandre de Humboldt*  
In : *L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2016 (généré le 25 juin 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/734>>. ISBN : 9782354571559. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.734>.

---

## **Deux échardes dans le Cosmos**

### *Lamartine et Renan contre Alexandre de Humboldt*

Sophie BASCH

En 1860, passant en revue les hôtes les plus assidus du salon de Madame Récamier, Alphonse de Lamartine s'arrêtait sur « Alexandre de Humboldt, l'homme universel et insinuant, recherchant de l'intimité et de la gloire dans toutes les opinions et dans tous les salons propres à répandre l'admiration dont il était affamé<sup>1</sup> ». Ce n'était que le prélude d'une attaque plus nourrie, cinq ans plus tard. Son portrait mordant, qui tranche sur l'hommage unanime, rappelle que Lamartine, déçu par la Grèce aperçue en 1832 au début de son périple oriental, et admirateur du Croissant — à la différence de Chateaubriand défenseur de la Croix —, ne craignait pas de s'affirmer par opposition aux gloires installées. Mais l'agression prend ici la forme d'une fixation quasi obsessionnelle : la constance de cette hostilité inattendue, à la limite de la provocation, fait émerger une dissonance dans un concert d'éloges particulièrement harmonieux.

Qui est-il, à soixante-dix ans, l'homme qui ose déboulonner la statue, qui se permet de démasquer l'imposteur en Humboldt ? Son biographe le décrit émacié, sa haute taille courbée mais portant toujours beau, mince dans ses pantalons collants et sanglé comme dans sa jeunesse dans une redingote étroite, tel qu'une photographie de Nadar l'a fixé vers 1855. Criblé de dettes, il cherche, avec son épouse, à sauver la face : « La vieillesse les durcit tous deux en de définitifs personnages : lui, un ancien poète qui ne parle plus

---

1. LAMARTINE Alphonse de 1860b, p. 141-142.

qu'affaires, elle, une vieille Anglaise puritaine et morose<sup>2</sup> ». Il a perdu son avantage, mais parvient à conserver sa superbe. Où est le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, qui enflamma la génération de 1820 et enthousiasma celle de 1830? L'auteur du monumental *Voyage en Orient* de 1835? Le député du Parti social que, de 1834 à 1850, il incarna à lui seul, siégeant « au plafond » de la Chambre mais évoluant vers la gauche, réclamant l'abolition de la peine de mort et de l'esclavage, le droit à l'instruction pour tous, le suffrage universel, la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de la presse, sans compter ses multiples interventions sur la question d'Orient? Le Prophète, l'Éclaireur de 1848, le tribun de l'Hôtel de Ville qui proclama la République le 24 février et le lendemain, devenu ministre du gouvernement provisoire, sauva par un discours vibrant la bannière tricolore menacée par le drapeau rouge? Cet homme-là, depuis sa cuisante défaite du 10 décembre 1848, évincé par la victoire éclatante de Louis-Napoléon Bonaparte, se survit. Le coup d'État du 2 décembre achève de l'écoeurer: « Oui brise, ô Phidias!.... Dérobe ce visage/À la postérité qui ballote une image/De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli:/Au pilori du temps n'expose pas mon ombre<sup>3</sup>. »

Depuis 1856, pour échapper aux prétentions des éditeurs et rembourser ses créanciers, Lamartine édite à compte d'auteur et vend par souscriptions et abonnements son *Cours familier de littérature* — à entendre au sens vieilli de connaissance des lettres, de culture générale —, sorte de monologue dans un salon peuplé d'ombres et de fantômes; un « entretien » par mois, portant sur tous les sujets, éminemment subjectif, extrêmement inégal. Les Anciens, les Modernes, la philosophie, l'histoire, la politique, la musique, la littérature comparée, la critique littéraire se succèdent dans le désordre. Cette critique de sympathie — plus rarement d'antipathie, comme dans le cas qui nous occupe — et d'identification peut se lire comme une autobiographie, où chaque portrait suscite une relation spéculaire avec l'auteur, par affinité ou par dissemblance. À sa mort en 1869, cent soixante-huit entretiens ont paru, réunis en vingt-huit volumes. Lamartine était si prolifique que sa nièce et son secrétaire

---

2. Marquis de LUPPÉ 1948, p. 412.

3. Vers adressés en novembre 1850 au sculpteur Alfred d'Orsay, surnommé « Phidias », qui venait d'achever le buste de Lamartine. Cité par MORIN Marie-Renée 2002, p. 120-122.

poursuivirent la publication des entretiens après l'attaque qui le frappa en 1867, et jusqu'à quelques mois après sa disparition...

Comment l'entretien portant sur Alexandre de Humboldt, ou plutôt les cinq entretiens successifs consacrés à *Cosmos*, qui représentent un livre en soi puisqu'ils occupent 279 pages du tome XIX du *Cours*, paru en 1865, ont-ils échappé à la critique lamartinienne et humboldtienne? La réponse est simple. Le pléthorique *Cours familier* n'a plus trouvé de lecteurs au xx<sup>e</sup> siècle, à de rares exceptions : la mince thèse de Mary Stanley Hinrichs en 1930<sup>4</sup> et, en 1974, un ouvrage de Mario Hamlet-Metz qui cherchait à rendre justice à la critique littéraire de Lamartine, plus marqué par le Rousseau de *La Nouvelle Héloïse* que par le Diderot du *Neveu de Rameau*, aussi étranger dans les salons du faubourg Saint-Germain qu'éloigné de la bohème du Doyné :

Le *Cours familier de littérature* a été trop souvent méconnu et vilipendé comme l'œuvre d'un écrivain qui avait, au surplus, renoncé à son génie, et qui n'y voyait qu'une entreprise commerciale désespérée. [...] Mais l'entreprise est loin de s'expliquer entièrement par des considérations d'ordre financier. [...] Étant convaincu que Dieu lui avait assigné une mission ici-bas, il ne cesse pas de jouer, dans cette dernière œuvre de sa vie, ce rôle de guide de la France et de l'humanité qu'il a commencé à jouer trente ans plus tôt, et qu'il continuera, cette fois-ci, à travers ses enseignements littéraires<sup>5</sup>.

L'auteur de ce dernier ouvrage passe rapidement sur Humboldt, à qui Lamartine, qui avait renié le catholicisme pour une forme de déisme, reproche son ambition de gloire et de popularité, ainsi que son matérialisme qui passe Dieu sous silence. La diatribe, cependant, n'était banale ni par son objet, ni par son ton, ni par sa longueur : cinq entretiens représentent cinq mois d'éreintement, une durée qui exigeait une certaine constance, sinon de l'acharnement. Deux ans après le démarrage du *Cours*, un contemporain assurait que la série « compte un nombre considérable de lecteurs et obtient le succès qu'il était permis de lui promettre », tout en relevant « l'accent de tristesse et de découragement qui en marque toutes les pages », conséquence des nombreuses déceptions qui ont affecté « un homme tombé, aigri sans doute par l'isolement, et

---

4. STANLEY HINRICHS Mary 1930.

5. HAMLET-METZ Mario 1974, p. 2.

plongé dans toute l'amertume d'une résignation peut-être difficile et douloureuse<sup>6</sup> ». Il serait tentant d'attribuer au dépit la démolition de Humboldt, si ce réflexe n'était trop simplificateur.

Presque tous les portraits du *Cours*, qu'il s'agisse d'Homère, de Démosthène, de Cicéron, de Dante, de Confucius, de Goethe, de Mozart, de Mirabeau, de Talleyrand, ressortissent au genre des vies parallèles, même si ce principe demeure tacite. Grandi par la comparaison, Lamartine se place toujours à côté de celui qu'il dépeint, de préférence orateur ou poète, auquel il lui plaît de s'égalier implicitement. Chaque portrait d'homme illustre peut être lu comme un portrait en creux de l'auteur et relève de l'autobiographie déguisée. Les attaques frontales sont rares : Chateaubriand, par exemple, a beau être un aîné encombrant, égratigné à plusieurs reprises dans le *Voyage en Orient* qui prend systématiquement le contrepied de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il demeure sur son piédestal : Lamartine, qui a tant souffert de n'avoir gagné ni son estime ni son admiration de son vivant, ne se l'aliénera pas après sa mort. Sa critique de sympathie lui permet, entretien après entretien, de se ménager une place au panthéon des gloires universelles. Même le redoutable Talleyrand, qui servit tous les régimes, bénéficie d'une admiration sans bémol : ce grand diplomate n'avait-il pas adoubi Lamartine qui, comme lui mais sans compromissions, œuvrera toujours au service de la paix ? Dans cette galerie des grands hommes, Alexander von Humboldt figure une exception de taille. Au meilleur de sa forme, Lamartine, soixante-quinze ans, saisit sa plume comme un stylet vengeur pour défigurer une statue intouchable. Cette fois, la comparaison jouera par contraste. Sans limite, son antipathie n'épargne ni l'œuvre ni la personnalité de ce double inversé, habile et cynique compilateur, flagorneur et lâche :

M. de Humboldt n'était pas un savant, dans le sens légitime du mot, car il n'avait ni découvert, ni inventé quoi que ce fût au monde ; il n'était pas un écrivain de premier ordre, car il n'avait rien écrit d'original. Chateaubriand, sans avoir voyagé officiellement en Amérique avec ces appareils scientifiques, et Bernardin de Saint-Pierre, en passant seulement quelques jours à l'île Maurice, avaient rapporté, comme par hasard, de ces délicieux climats des trésors nouveaux de style, de mœurs et de sentiment qui ne périront jamais. Qu'y avait-il donc dans le voyage plus pompeux qu'intéressant de M. de Humboldt

---

6. DUBOUL Jules 1858, p. 3-4.

pour en assurer le succès? Une habileté très-spirituelle de mise en œuvre, un artifice de popularité, une combinaison de diplomatie, une entente de décorations qui en assuraient le succès en Europe. La naissance de l'auteur, sa richesse, ses relations de famille avec les principaux représentants des différentes branches de la science dans les pays de l'ancien continent, et un certain appareil scientifique propre à appuyer auprès du vulgaire les pompes fastueuses de son style pour simuler le génie absent, en faisaient et en font encore tout le mérite. Nous avons plusieurs fois essayé de lire ce voyage tant vanté, sans pouvoir y découvrir autre chose que des prétentions pénibles: l'effort d'un savant réel pour atteindre le génie, et la volonté constante, infatigable, acharnée, de mériter, à force de flatteries, des flatteurs. Il y réussit pendant qu'il vivait; personne n'avait intérêt à s'inscrire en faux contre cette renommée un peu surfaite, et il jouit pendant quatre-vingt-dix ans de cette gloire convenue et en apparence inviolable. Mais en étudiant d'un peu près ce grand homme cosmopolite, cet Anacharsis prussien s'imposant à la France, on devinait facilement le subterfuge de cette fausse grandeur. Il n'avait qu'un vrai mérite, il étudiait consciencieusement ce que les autres avaient découvert; il savait, dans le sens borné du mot science, et il préparait dans l'ombre le procès-verbal à peu près complet de tout ce que le monde savait ou croyait savoir de son temps pour écrire un jour son *Cosmos*.

Je n'ai jamais été lié d'amitié avec M. de Humboldt, mais je l'ai fréquemment rencontré dans le monde de Paris, à l'époque où j'y jetais moi-même un certain lustre. Sa figure, éminemment prussienne, m'avait frappé, sans m'inspirer ni attrait ni prestige. Il se courbait très-bas devant moi et devant tout le monde, en m'adressant quelques faux compliments auxquels je répondais par une fausse modestie, en passant pour aller vite à des célébrités plus sympathiques. Sa physionomie, très-fine et très-évidemment étudiée, n'avait rien qui fût de nature à séduire une âme franche. Sa taille était petite, fluette, comme pour se glisser entre les personnages, un peu courbée par l'habitude courtoisanesque d'un homme accoutumé aux prosternations dans les cours et dans les académies; quelque chose de subalterne et d'en dessous était le caractère de cette physionomie. Un sourire sculpté sur ses lèvres était toujours prêt au salut; il allait d'un groupe à l'autre donner ou recevoir des banalités obséquieuses, ombre d'un grand homme à la suite des véritables hommes supérieurs, cherchant à être confondu avec eux. Je l'ai vu avec la même attitude auprès de Chateaubriand qu'il caressait d'en bas, d'Arago dont l'amitié faisait sa gloire, des hommes politiques les plus dissemblables, royalistes, constitutionnels, républicains, affectant auprès de chacun d'eux

une déférence suspecte, et laissant croire que chacun d'eux avait en secret sa préférence. *Omnis homo* de tout le monde. Aussi avait-il soin dans ses ouvrages d'effacer complètement toutes les différences essentielles d'opinions sur lesquelles les hommes entiers et sincères ne peuvent pas transiger sans cesser d'être eux-mêmes. Une réticence suprême était sa loi. Dieu lui-même aurait pu faire scandale, s'il en eut proféré tout haut le nom. Il ne le prononçait pas dans ses œuvres ; il était du nombre de ces savants issus du matérialisme le plus pur qui, n'osant pas le nier, le passent sous silence, ou qui disent : Dieu est une hypothèse dont je n'ai jamais eu besoin pour la solution de mes problèmes. Insensés qui ne voient pas que l'être est le premier problème de toute philosophie, que l'existence du dernier des êtres est un effet évident qui proclame une cause, et que Dieu est la cause de tous les effets.

Si j'étais savant ou philosophe, je proclamerais plutôt autant de dieux qu'il y a d'êtres existant dans les mondes. Passer Dieu sous silence, c'est le blasphème du sens commun. Les vérités géométriques sont des vérités de dernier ordre, des axiomes de fait qui n'ont besoin que de l'œil matériel pour être aperçus, mais que l'œil intellectuel, la raison, ne peut reconnaître.

Telle était, après ce premier ouvrage, la réticence suspecte de M. de Humboldt, disciple de ces maîtres dans l'art de se taire, ou d'étudier les effets sans remonter jamais aux causes.

À cela près, il entra dans la science avec tous les heureux privilèges de son aristocratie, riche, libre, au niveau ou au-dessus de tout le monde, se consacrant exclusivement, non aux vains plaisirs de son âge, mais aux sérieuses études de la vie scientifique : véritable savant allemand transporté dans Paris.

Il retrouva sa belle-sœur, femme de Guillaume de Humboldt, dans cette capitale. C'était dans l'été de 1804. Guillaume, promu de grade en grade à de hauts postes diplomatiques, avait laissé sa femme enceinte à Paris, et il vivait à Rome attaché à la légation de Prusse. Alexandre, après avoir préparé la rédaction de son grand voyage avec Arago, Cuvier, Vauquelin, Gay-Lussac, et autres savants avec lesquels il s'était lié, partit pour aller voir son frère à Rome. Le Vésuve semblait l'attendre en Europe pour éclater et se soumettre à ses investigations. Une société d'Allemands et de Français illustres réunis autour de Guillaume le suivirent au pied du volcan. Il quitte son frère. En 1805, 1806 et 1807, il publie à Berlin ses *Tableaux de la nature américaine*, base de son *Cosmos* déjà conçu. La Prusse, alors en guerre avec la France, subissait le choc des plus douloureux évé-

nements. Alexandre les déplorait sans se laisser distraire. La science est une patrie.

[...]

Pendant qu'Alexandre de Humboldt, faisant collaborer à son œuvre tous les savants français, par un concours de travaux spéciaux dont il leur donnait les sujets, et dont il payait les frais de sa fortune, formait une œuvre sur les régions équinoxiales, dont le prix dépassait déjà 5 ou 6 mille francs l'exemplaire, monument plus digne d'une nation que d'un particulier, Guillaume, chassé de Rome par Bonaparte, rentrait attristé dans sa patrie. Il y perdit sa femme adorée. Alexandre, à la chute de l'empire français, reçut du roi de Prusse, indépendamment des sommes nécessaires à solder les préparatifs d'un voyage en Perse, en Chine, au Thibet, vingt-quatre mille livres de rente. Pendant la durée de ce grand voyage, son frère Guillaume assistait aux congrès où se réglait le sort du monde<sup>7</sup>.

Spirituelle et redoutable, la charge peut bien s'entendre comme l'expression d'un profond dépit. Elle prête aussi à sourire de l'incorrigible Lamartine, toujours fier de sa prestance, ravi de souligner la médiocrité physique d'une fausse gloire qui mettra son intégrité en valeur. Doit-on aussi y voir une attaque plus sournoise, celle de l'homosexualité, qui ferait mieux ressortir la virilité de Lamartine ? On ne peut exclure cette insinuante perfidie. Si la charge est frontale, c'est aussi un subterfuge permettant à Lamartine d'exprimer indirectement son amertume. En reprochant à Humboldt d'usurper sa réputation, de tromper la patrie qu'il avait contribué à sauver en 1848 et qui l'a trahi, Lamartine, par-delà l'accusation du savant allemand, fait le procès d'une France ingrate et naïve, prête à se laisser bernier par un charlatan. Faiblesse qui revient en partie à disculper la France de n'avoir pas su discerner en lui l'homme providentiel...

Pour mieux rabaisser Alexander, Lamartine va idéaliser Wilhelm, rencontré lors de son premier séjour en Italie (l'époque de *Graziella*) et présenté comme un père spirituel, une figure tutélaire dont le moindre mérite ne fut pas d'avoir su déceler le génie d'un jeune homme promis à de hautes destinées. La prescience de Wilhelm s'apparente à la prédiction de Talleyrand :

J'avais eu, tout jeune, à Rome, l'occasion de connaître ce diplomate éminent, bien différent, selon moi, de son frère. Je me trouvais logé

---

7. LAMARTINE Alphonse de 1865, p. 253-261.

en 1811, avec le duc de Riario, mon compagnon de voyage, dans un hôtel, à Rome, où logeait aussi Guillaume de Humboldt et plusieurs Allemands de distinction, voyageant comme nous, et mangeant à la même table d'hôte. Le duc de Riario me présenta à eux; ma jeunesse ou plutôt mon enfance les intéressa; ils me permirent de les accompagner dans leurs excursions à travers la ville, et de passer la soirée avec eux. Je fus particulièrement frappé de la majesté calme et pensive de M. Guillaume de Humboldt. Sa physionomie disait l'homme d'État, dont la patrie déchirée et opprimée criait tout bas dans son âme. Il avait pour moi, encore presque enfant, l'indulgence d'un homme mûr et supérieur pour un jeune homme qui essaye la vie et la pensée. Les quinze jours que je passai dans cette société me permirent d'étudier en silence ce véritable grand homme, et de sortir de cette demi-intimité d'occasion plein de vénération pour lui. Aucun trait de sa figure ne rappelait son frère: la dignité sans orgueil, la franchise grave, la science des pensées, contrastaient chez Guillaume avec cette fausse bonhomie caressante, mais peu sûre, d'Alexandre. Je me serais défié des serments de l'un, j'aurais cru au serrement de main de l'autre. Le seul son de la voix de Guillaume portait dans l'âme la conviction; la voie grêle et fêlée du savant masquait des pensées toutes personnelles. Le savant était un diplomate, et le diplomate était un homme. J'en ai peu rencontré depuis qui m'aient laissé une impression plus pénétrante et plus agréable. On sentait en lui un homme digne d'étudier les hommes; on sentait, dans l'autre, un artiste capable de leur faire jouer les rôles légers, divers, personnels d'une existence à tiroirs. Je n'ai jamais rencontré depuis Alexandre, sans regretter Guillaume<sup>8</sup>.

La rancœur de Lamartine à l'endroit de Wilhelm peut apparaître comme un revirement, à la lecture de la note onzième de la neuvième époque de la longue confession en vers du prêtre Jocelyn, insérée en 1850 quatorze ans après sa publication et qui subsista dans les éditions successives de ses *Œuvres choisies* et de ses *Œuvres complètes*, pour introduire une longue citation de *Cosmos*:

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle  
De ce nom infini quelque lettre nouvelle.

J'emprunte au *Cosmos* de M. de Humboldt une page qui fait pour ainsi dire descendre et toucher à l'œil les merveilles et les splendeurs de ce firmament que mes vers ne font qu'adorer, et dont ils ne reflètent que l'éblouissement. La science prend les ailes de l'hymne quand elle

---

8. *Ibid.*, p. 262-264.

s'élançait dans le ciel de Dieu. Les chiffres sont les notes naturelles de cette musique des sphères qu'entendait Platon, et que l'âme pressent dans le silence des nuits étoilées<sup>9</sup>.

Lamartine avait composé *Jocelyn*, paru en 1836, en même temps que son *Voyage en Orient*, rédigé à marche forcée au retour des lieux saints, dont le spectacle avait aggravé les doutes métaphysiques qui l'assaillaient avant le départ. Demeuré profondément chrétien, il évoluait vers une forme de déisme. Les ajouts à l'édition de 1850 reflètent moins ses dispositions philosophiques que des nécessités financières. Henri Guillemin a situé ces « commentaires inédits » destinés à appâter le lecteur et dans leur ensemble dépourvus d'intérêt :

Les quatre dernières Notes du second volume sont de dimensions monumentales; elles se suspendent toutes au même passage de *Jocelyn*: la leçon d'apologétique naturelle, appuyée sur le spectacle des astres, que donne le curé de Valneige aux enfants de la paroisse: d'abord, deux pages du *Cosmos* de Humboldt, puis, à propos des planètes, un long article de la *Revue Britannique*: « Progrès et découvertes astronomiques de l'époque actuelle », — puis, sur les comètes, un extrait des « célèbres notices scientifiques de M. F. Arago, insérées dans l'Annuaire du bureau des longitudes », — enfin, de nouveau, la *Revue Britannique*, sur les comètes toujours; ces quatre Notes, qu'un petit commentaire déclare modestement « destinées aux lecteurs peu familiarisés avec l'astronomie », ont l'allure d'une volumineuse plaisanterie<sup>10</sup>.

Il n'y a aucune raison de ne pas suivre Guillemin pour qui Lamartine n'avait plus de secrets et qui ne se laissait pas piéger. L'admiration professée pour Humboldt dans la nouvelle édition de *Jocelyn* était ironique: le Lamartine de 1865, qui laisse libre cours à son exaspération, reste fidèle au Lamartine de 1850, qui louait Humboldt pour s'en moquer. Il suffit de remonter de quelques vers dans *Jocelyn* pour s'en convaincre: « Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,/Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges,/ Qui, confondant l'erreur avec la vérité,/Font d'une foi céleste une crédulité. »

---

9. LAMARTINE Alphonse de 1860a, p. 514.

10. GUILLEMIN Henri 1936, p. 726-727.

Lamartine opposa sa vision à celle de Humboldt dans le long compte rendu qu'il consacra en 1861 au *Phidias* de son ami Louis de Ronchaud — c'est dans ces 155 pages qu'il faut chercher la Grèce qui fait cruellement défaut au *Voyage en Orient*.

## Un prédécesseur, Renan

Par une coïncidence qui n'est pas fortuite, un illustre prédécesseur de Lamartine s'était livré à une critique de *Cosmos*: Ernest Renan. Dans son article « Ernest Renan et Alexander von Humboldt en 1848: du *Cosmos* à *L'Avenir de la science* », Jean Balcou a démontré l'importance de la critique de Humboldt dans la genèse de *L'Avenir de la science*, ce qui me dispense de revenir sur cet aspect pour me concentrer sur la critique du seul *Cosmos*<sup>11</sup>.

Alors que Lamartine, au faite de sa gloire, ne s'attendait pas à quitter la scène politique après avoir proclamé la République au balcon de l'Hôtel de Ville, son cadet de trente-trois ans publiait sa critique de *Cosmos* dans le tome II de *La Liberté de penser. Revue philosophique et littéraire* (publication libérale et démocratique, dirigée par Amédée Jacques qui émigra à Montevideo, muni de la recommandation d'Alexander von Humboldt, après le coup d'État du 2 décembre). Dans la dixième livraison du même tome, le philosophe Paul Janet, rendant compte de *Trois Mois au pouvoir* (l'adresse aux dix départements rédigée par Lamartine en août 1848 pour réunir ses allocutions, réponses et discours de février à juin 1848), exhortait la France à ne pas reléguer dans l'exil, entouré « seulement d'une stérile et ingrate admiration », « le chantre angélique des *Méditations* », ce « bienfaisant génie<sup>12</sup> »... Mais la coïncidence n'est pas là. Renan, vingt-cinq ans en 1848, a quitté le séminaire depuis trois ans. Détaché du dogme catholique, il en conserva toujours la sensibilité, comme le poète qu'il admire le plus, Alphonse de Lamartine.

Je me permettrai de ne compléter que sur un seul point, mais de taille dans la perspective qui m'occupe, l'article de Balcou sur Renan et Humboldt. Le compte rendu de *Cosmos*, comme *L'Avenir*

---

11. Cet article a paru dans les actes d'un colloque organisé par Iphigénie Botouropoulou, *Ernest Renan et la Grèce. Philosophie, langue et politique*, Athènes, FNRS, Institut de recherches néo-helléniques, 2012.

12. JANET Paul 1848.

de la science qui en reprend le propos, sont pétris de références à Lamartine.

Renan confiait à ses *Cahiers de jeunesse* : « Je suis né romantique. Jamais je ne me contenterai d'un système intellectuel qui s'en tienne à la forme [...] Non, il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'avenir.<sup>13</sup> » La critique a retenu de ce romantisme de nature plus que de lectures que « seul Lamartine, poète de l'inexprimable et de l'infini, « appelle, et à plusieurs reprises, l'admiration<sup>14</sup> ». Voici ce qu'écrivait encore Renan :

L'impression qu'on éprouve en lisant les grands ouvrages romantiques (M. de Lamartine) est pénible : elle n'est pas pleine et finie, comme pour Racine par exemple. Vous sentez que toute la chose est épuisée, la pensée est cadrée dans son cercle : ici, au contraire, il y a un vide, un creux, car le cadre est infini. On ne pose pas à plein, on voudrait plus, on a faim, et avec les classiques on n'a pas faim. Tout est content. C'est qu'ils sont finis, et les romantiques sont infinis. Or, l'infini est plus. J'ai mieux le sentiment infini du romantisme que le sentiment borné et tranquille de l'autre. L'un est une hyperbole, l'autre un cercle<sup>15</sup>.

Renan publie son compte rendu de *Cosmos* alors qu'il s'apprête à se donner « le plaisir innocent de voter pour Lamartine », comme il le confie dans une lettre à sa sœur Henriette du 16 décembre 1848<sup>16</sup>. Le 29 décembre, à Henriette toujours, Renan s'exclame « Ô Jocelyn ! Jocelyn ! ton âme est la mienne<sup>17</sup> », avant d'annoncer à sa sœur l'envoi de son article sur le deuxième volume de *Cosmos* traduit par son ami Charles Galusky, qu'il juge « inférieur au premier pour l'unité et la majesté de l'ensemble et de l'exposition », mais « plein de documents inappréciables et de vues particulières pleines d'originalité<sup>18</sup> ».

Une note des *Cahiers de jeunesse*, rédigés en 1845-1846, nous apprend que Renan n'a lu *Jocelyn* (1836) qu'en 1848<sup>19</sup>... Mais il doit

---

13. RENAN Ernest 1960, p. 201.

14. GUIBAN Gilbert 1962, p. 18.

15. RENAN Ernest 1960, p. 160.

16. *Ibid.*, p. 1146.

17. *Ibid.*, p. 1154.

18. *Ibid.*, p. 1155.

19. *Ibid.*, p. 248.

être plongé dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*, au point de s'exclamer :

J'en suis venu à ce point de pouvoir passer de ma grammaire hébraïque à la lecture de Lamartine sans me sentir brusqué ; tant mieux. Pourtant que je passe aux mathématiques, je sens une pénible secousse<sup>20</sup>.

Deux ans plus tard, c'est baigné de Lamartine, imprégné de *Jocelyn*, que Renan entreprend sa critique de Humboldt. Comme s'il cherchait à se convaincre que la science comblera son besoin d'infini, Renan multiplie les louanges... à double tranchant. L'ironie n'est jamais loin et comment ne pas entendre l'écho de la méfiance à l'endroit du formalisme, exprimée dans les *Cahiers de jeunesse* ? :

M. de Humboldt se porte pour le plus proche héritier du Timée ; mais ne croyez pas que ce soit là reculer à plaisir. Ce Timée de la science moderne suppose et renferme deux siècles d'analyse et de patients travaux. L'idée propre de M. de Humboldt, c'est la vue générale du monde ; son originalité, c'est de refléter en lui l'unité de l'univers, et de forcer des données éparses dans les régions diverses de la science à se rapprocher dans sa vaste érudition. La voix universelle l'a proclamé le fondateur de la Géographie comparée, il vaudrait mieux dire de la Cosmologie descriptive. Il excelle à dessiner la physionomie, à saisir le caractère et l'expression de ce que les autres ont analysé. Sa méthode est extérieure, plus préoccupée des formes et des contours que de la charpente intérieure. Ce n'est pas l'anatomiste, c'est le dessinateur qui sait merveilleusement bien l'anatomie. [...] Le dirai-je ? Il est peu psychologue, et lors même qu'il fait l'histoire de l'idée du Cosmos, il met à peine en scène l'homme moral, instinctif, passionné ; il s'occupe peu du vulgaire qui sent et imagine : son attention est surtout pour le dehors<sup>21</sup>.

Le reproche qu'adressera Lamartine à Humboldt, de ne jamais prononcer le nom de Dieu, est déjà formulé par Renan. Il n'est pas sûr qu'il faille entendre comme un compliment sans mélange l'impartialité et la neutralité dont Renan crédite Humboldt :

Le véritable ton de la cosmologie moderne, c'est de parler toujours de l'Être-cause sans en prononcer le nom. S'il fallait faire deux parts

---

20. *Ibid.*, p. 179.

21. RENAN Ernest, *La Liberté de penser*, in RENAN Ernest 1960, p. 569.

dans la vie et dans la science, une part pour Dieu et une part pour ce qui n'est pas lui, il est trop clair que la part de Dieu devrait absorber tout le reste; le mysticisme le plus exclusif serait le vrai. Mais c'est là un point de vue étroit et grossier: celui qui sait comprendre voit Dieu en tout d'une vue générale et diffuse, sans qu'il ait besoin de ces retours partiels qu'il faudrait répéter à chaque phrase. Saisir le beau et le vrai des choses, c'est la seule théologie naturelle.

[...]

La lunette [...] avec laquelle M. de Humboldt a vu le monde est du plus parfait achromatisme. Son ouvrage nous représente l'édifice tout entier de la science moderne, moins l'échafaudage qui a dû servir à l'élever, et qui trop souvent en masque les belles formes. C'est là, je le répète, un plan éminemment original, et si l'on excepte le *Système du monde* de Laplace, et quelques travaux de l'illustre géographe Charles Ritter, je ne sais l'on trouverait dans la science moderne quelque ouvrage analogue<sup>22</sup>.

Plus loin, Renan reproche à Humboldt de favoriser le désenchantement du monde. Face à la cosmogonie réelle et puisque le cosmos de l'auteur est par définition subjectif, pourquoi n'avoir pas fait le tableau du Cosmos mythique, « de ce monde enchanté que s'est créé l'imagination de tous les peuples primitifs<sup>23</sup> ». Les références à Lamartine deviennent explicites :

M. de Humboldt, comme M. de Chateaubriand, ne trouve pas dans l'antiquité classique un goût de la nature aussi vif que chez les nations modernes. Peut-être la personnification des éléments, qui faisait la base de la mythologie, jetait-elle quelque froideur sur le spectacle de l'univers. [...] Jamais les poètes de la grande époque ne s'arrêtent expressément à décrire la nature; le paysage n'est pour eux que le fond du tableau, en avant duquel se meut la nature humaine; quelques traits leur suffisent pour le dessiner. Mais combien cette rapide manière est plus savante et plus belle! quelle description vaut une épithète d'Homère? Ce n'est qu'à l'époque où le goût commence à s'altérer, que le narrateur interrompt son récit pour représenter la scène. Ovide et Lucain font déjà de longues descriptions; les romanciers grecs peignent avec autant de réalité que Bernardin de Saint-Pierre ou le chantre de *Jocelyn*. Est-il permis d'en conclure que le goût de la nature fût plus vif alors que du temps d'Homère? Il faut dire seulement qu'il était plus réfléchi. Le poète primitif, pénétré de

---

22. *Ibid.*, p. 572.

23. *Ibid.*, p. 574.

la vie du dehors, la répandait sans y songer dans toute son œuvre d'une manière implicite et continue<sup>24</sup>.

Et encore, se plaçant du point de vue de l'originalité sur lequel Lamartine fondera sa critique dix-sept ans plus tard :

M. de Humboldt a très finement relevé la nouvelle manière de sentir la nature qui se manifeste chez les Pères de l'Église ; mais je ne sais s'il a suffisamment fait observer qu'elle est en germe dans l'Église. Le sentiment des montagnes, celui de la vie des champs y apparaissent avec un degré de suavité qu'avaient ignoré l'antiquité grecque et romaine. Au fond, une étude attentive démontrerait, je crois, que le sentiment de la nature a toujours été en raison de l'exaltation de la sensibilité intérieure. Les âmes passionnées et contemplatives entendent seules la voix du dehors, parce que seules elles cherchent au dehors un écho à leur harmonie intérieure. Qui a mieux goûté la nature que Rousseau ? qui l'a moins comprise que Voltaire ou Descartes ? Les révolutions dans la sensibilité sont des révolutions dans le sentiment de la nature. [...]

M. de Humboldt s'est arrêté au XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'histoire des sentiments excités dans le cœur humain par le spectacle de l'univers. La révolution qui a suivi n'a pas besoin d'être racontée à ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins. Celui qui ne reconnaît pas dans les hymnes de Novalis ou dans les poésies de Lamartine une conception nouvelle de la nature, n'a guère le sens de ce qui constitue l'originalité littéraire<sup>25</sup>.

Il ne semble pas, du moins je n'en ai pas trouvé de trace dans sa correspondance ou dans d'autres écrits, que le Lamartine de 1848, lancé dans le tourbillon de sa campagne puis précipité dans l'abîme de la défaite, ait jamais eu connaissance, ni alors, ni après, de l'admiration que lui portait le jeune Renan. En 1865, lorsque Lamartine publie son long entretien sur *Cosmos*, Renan visite l'Acropole que son poète favori a escaladée trente-trois ans auparavant, à l'aube de sa carrière parlementaire. Il n'a pas dû lire l'« entretien » nourri inspiré à Lamartine, en 1861, par la lecture du *Phidias* de Louis de Ronchaud, « La passion désintéressée du beau dans la littérature et l'art » où s'exprime une vision du sublime et surtout un désarroi qui annoncent la *Prière sur l'Acropole* :

---

24. *Ibid.*, p. 575.

25. *Ibid.*, p. 576-577. Ici comme dans la citation précédente, les allusions à Lamartine sont soulignées par moi.

En approchant, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j'étais étonné de me sentir froid et stérile; mon cœur cherchait à s'émouvoir, mes yeux cherchaient à admirer. Rien!

Je ne sentais que ce qu'on éprouve à la vue d'une œuvre sans défaut, un plaisir négatif; mais une impression réelle et forte, une volupté neuve, puissante, involontaire, point!

Ce temple est trop petit; c'est un sublime jouet de l'art! Ce n'est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles. Je n'eus qu'un instant d'extase: c'est celui où, assis à l'angle occidental du temple, sur ses dernières marches, mes regards embrassèrent à la fois, avec la magnifique harmonie de ses formes et l'élégance majestueuse de ses colonnes, l'espace vide et plus sombre de son portique, sur sa frise intérieure les admirables bas-reliefs des combats des Centaures et des Lapithes; et au-dessus, par l'ouverture du centre, le ciel bleu et resplendissant, répandant son jour mystique et serein sur les corniches et sur les formes saillantes des figures des bas-reliefs: elles semblaient alors vivre et se mouvoir. Les grands artistes en tout genre ont seuls ce don de la vie, hélas! à leurs dépens<sup>26</sup>!

Nul n'a identifié ce passage de l'entretien sur Phidias, rédigé quatre ans avant la visite de Renan à Athènes, comme, à côté du *sero te amavit* de saint Augustin, une source possible du petit texte qui peut passer pour le testament philosophique de Renan, même si son auteur le qualifiait de breloque sans importance. La coïncidence est troublante et fait bien de Renan un fils spirituel, sinon scientifique, de Lamartine.

On peut en tout cas avancer avec certitude que Renan n'oublia jamais sa passion de jeunesse pour Lamartine — « l'homme le plus aimé de notre siècle » qu'il saluait encore, le 23 avril 1885, dans sa *Réponse au discours de réception de Ferdinand de Lesseps à l'Académie française*. D'une certaine manière *La Prière sur l'Acropole*, cet éloge de l'insaisissable infini, qui oppose l'immense voûte de Sainte-Sophie à l'étroite cella du Parthénon, qu'il publie en 1876 après l'avoir mûrie pendant onze ans, peut être lue comme la confession d'un séminariste irrémédiable tout comme *Jocelyn* se présentait comme le journal d'un curé de village. Elle peut aussi être entendue comme son ultime réplique à Humboldt.

---

26. LAMARTINE Alphonse de 1862, p. 306-307.

**Références des ouvrages cités**

DUBOUL Jules 1858

DUBOUL Jules, *M. de Lamartine et le Cours familial de littérature*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1858.

GUILLEMIN Henri 1936

GUILLEMIN Henri 1936, *Le Jocelyn de Lamartine. Étude historique et critique avec des documents inédits*, Paris, Boivin, 1936.

GUISAN Gilbert 1962

GUISAN Gilbert, *Ernest Renan et l'art d'écrire*, Genève, Droz, 1962.

HAMLET-METZ Mario 1974

HAMLET-METZ Mario, *La Critique littéraire de Lamartine*, La Haye, Walter de Gruyter, 1974.

JANET Paul 1848

JANET Paul, « M. de Lamartine. Trois mois au pouvoir », *La Liberté de penser. Revue philosophique et littéraire* 2 (1848), p. 340-360.

LAMARTINE Alphonse de 1860a

LAMARTINE Alphonse de, *Jocelyn. Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'Auteur, t. IV, 1860.

LAMARTINE Alphonse de 1860b

LAMARTINE Alphonse de, « Entretien L. Souvenirs de Madame Récamier. 2<sup>e</sup> partie, *Cours familial de littérature* », t. IX, Paris, Chez l'Auteur, 1860.

LAMARTINE Alphonse de 1862

LAMARTINE Alphonse de, *Cours familial de littérature*, Entretien LXXVII, t. XIII, Paris, Chez L'Auteur, 1862.

LAMARTINE Alphonse de 1865

LAMARTINE Alphonse de 1865, *Cours familial de littérature*, Entretien CXII, t. XIX, Paris, Chez l'Auteur, 1865.

Marquis de LUPPÉ 1948

Marquis de LUPPÉ 1948, *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Albin Michel, 1948.

MORIN Marie-Renée 2002

MORIN Marie-Renée, « Correspondances autour du buste de Lamartine par le comte d'Orsay », in CROISILLE Christian et MORIN Marie-Renée (éd.), *Autour de Lamartine. Journal de voyage*,

*correspondances, témoignages, iconographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2002, p. 120-122.

RENAN Ernest 1960

RENAN Ernest, *Œuvres complètes*, t. IX, édition d'Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1960.

STANLEY HINRICHS Mary 1930

STANLEY HINRICHS Mary, *Le Cours familial de littérature de Lamartine*, Paris, Les Belles Lettres, 1930.